

Les combats d'une nouvelle génération d'écrivains

Tant que l'Afrique écrira, l'Afrique vivra

Par Tirthankar Chanda*, [Le Monde diplomatique](#), 1er décembre 2004

Longtemps marquée par la négritude et l'engagement politique, la littérature africaine semble opérer une mutation radicale. Des auteurs, nés après les indépendances, revendiquent l'universalité d'un art qui ne dit plus seulement l'Afrique mais le monde. Leurs œuvres, écrites à la première personne, révèlent de nouveaux combats.

Avec la disparition, en décembre 2003, de l'écrivain ivoirien Ahmadou Kourouma, s'est achevée une époque fondatrice pour les lettres africaines modernes. Une période riche en inventions, dont celle de la littérature africaine francophone elle-même. Cette notion est d'autant plus complexe et paradoxale qu'elle s'est définie d'emblée comme une littérature de contestation de la domination coloniale et d'affirmation de la différence africaine tout en s'exprimant dans la langue du colonisateur. Anticoloniale, elle a emprunté à la littérature européenne ses codes (réalisme) et ses conventions (exotisme) pour signifier l'Afrique.

Ces contradictions n'ont pas empêché les écrivains africains francophones de produire, dès le départ, une littérature originale, forte, *"belle comme l'oxygène naissant"*, selon la formule d'André Breton (1). La nouveauté et l'"indispensabilité" que traduit cette formule s'appliquent à l'ensemble de la poésie de la négritude, qui fut le premier mouvement de cette symphonie littéraire.

Puis les talents ont progressivement investi les autres genres : le théâtre, l'autobiographie et, bien sûr, le roman, que Kourouma, avec le Congolais Sony Labou Tansi, le Camerounais Mongo Beti et le Sénégalais Ousmane Sembène, a su magistralement adapter à l'imaginaire et au dire africains. À cette littérature engagée socialement et marquée par l'affirmation de la négritude succède une nouvelle génération d'écrivains, à l'orée des années 1990. Ces auteurs se caractérisent par leur souci confus de se distancier d'une quelconque mission d'engagement et de témoignage sur l'Afrique, tout en situant leurs récits dans les turbulences de leur pays d'origine. Ils affichent et revendiquent des préoccupations en rupture avec celles de leurs aînés.

Ce qui avait fait le succès des premières générations, c'était leur vision d'une littérature en prise directe avec le politique et le social. Ils tentaient, à travers les différents registres à leur disposition - du satirique au réalisme social en passant par le mythologique, le baroque, le magique et le lyrique -, de dire le réel dans tout ce qu'il a, à la fois, de sublime et d'insupportable. Ainsi, le même souci d'exprimer la réalité des peuples noirs caractérise l'œuvre "célébrationnelle" des poètes de la négritude (Léopold Sédar Senghor ou Aimé Césaire) comme la fiction postcoloniale africaine des premières années de l'indépendance, dans les pages desquelles s'étaient les mille maux de l'Afrique contemporaine.

Kourouma a souvent été perçu en rupture avec la littérature militante et anticoloniale de la première génération à cause de ses expérimentations novatrices avec la forme (romanesque) et avec le français, qui, notamment dans son premier roman, *Les Soleils des indépendances* (Seuil, 1970), intègre avec bonheur les mots et les structures du malinké, sa langue natale. Mais le génie de Kourouma a consisté aussi à raconter d'une manière épique les tensions de son temps. Avec quatre romans explorant les moments fondateurs de l'Afrique moderne - la colonisation, l'indépendance, les dictatures et les guerres tribales -, mais aussi en critiquant de manière virulente les dictatures postcoloniales, l'écrivain ivoirien a poursuivi le projet référentiel et militant de ses aînés, tout en élargissant son canevas au devenir de l'Afrique.

Premier roman en wolof

Le cadre théorique de cet engagement littéraire et artistique africain avait été établi par les grandes manifestations qui ont ponctué les années 1950, 1960 et 1970, les "trente glorieuses" des lettres africaines. On se souvient plus particulièrement des deux premiers congrès des écrivains et artistes noirs qui s'étaient tenus respectivement à Paris en 1956 et à Rome en 1959, à l'initiative d'Alioune Diop, de *Présence africaine*. Leurs résolutions finales sur la fonction et la responsabilité de la littérature, largement inspirées de la pensée sartrienne d'"une littérature passionnément occupée du temps présent et soucieuse de prendre position dans le débat politique(2)", ont orienté pendant longtemps la pratique littéraire en Afrique. Le continent noir émergeait alors de siècles de servitude et d'exploitation coloniale qui avaient profondément brouillé son image de soi et la perception que les autres peuples avaient de lui. Il comptait sur ses écrivains et ses artistes pour lui rendre sa dignité en favorisant *"l'expression vraie de la réalité de [leur] peuple longtemps obscurcie, déformée ou niée (3)"*.

Senghor, Césaire, Damas, qui étaient déjà des poètes confirmés et reconnus à cette époque, mais aussi des romanciers tels que Mongo Beti, Bernard Dadié, Cheikh Hamidou Kane ou Ousmane Sembène, qui arrivent alors sur le devant de la scène, ont répondu à cette attente en inscrivant la révolte face à l'oppression et à l'aliénation subies par leurs frères de race au cœur même de leurs œuvres. Sous leur plume, la littérature africaine est devenue dénonciation, contestation et résistance. *"Je viendrais à ce pays mien (...) et je lui dirais : (...) ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir"*, écrivait Césaire.

Kourouma était sans doute l'un des derniers monstres sacrés de cette mouvance. La nouvelle génération d'écrivains des années 1990 rompt avec ces visions militantes pour développer de nouvelles formes littéraires marquées par l'introspection sur fond de mondialisation et d'émigration. En 2001, le dramaturge togolais Kossi Efoui, un des écrivains sans doute les plus talentueux du nouveau vivier littéraire, faisait scandale au festival Étonnants voyageurs à Bamako en affirmant que *"la littérature africaine n'existe pas (4)"*. Et il ajoutait : *"L'écrivain africain n'est pas salarié par le ministère du tourisme, il n'a pas mission d'exprimer l'âme authentique africaine."* La Sénégalaise Fatou Diome, qui a connu en 2003 un beau succès de librairie avec son premier roman, *Le Ventre de l'Atlantique*, soutient pour sa part qu'elle *"ne parle pas au nom d'une société"* : *"Je ne suis pas la porte-parole de l'Afrique (5)."*

Dans un article important intitulé "Les enfants de la postcolonie", le théoricien de la bande, le Djiboutien Abdourahman A. Waberi, a expliqué ce refus de l'africanité chez les écrivains africains contemporains par la migration, l'exil, le métissage. Vivant en France, pour certains depuis leur naissance, ils refusent de se définir seulement en tant qu'Africains. *"Pour forcer le trait, poursuit Waberi, on pourrait dire qu'auparavant on se voulait d'abord nègre et qu'aujourd'hui on se voudrait d'abord écrivain et accessoirement nègre."* Il est significatif, rappelle Waberi, que *"le thème du retour au pays natal a pratiquement disparu du paysage romanesque africain : c'est le thème contraire (l'arrivée de l'Africain en France) qui fait fureur chez les jeunes écrivains (6)."*

La tendance est à l'auto-exploration, à l'autodéfinition, si l'on en croit l'universitaire Odile Cazenave. *"Contrairement à leurs prédécesseurs, ils offrent un regard de nature et de portée différentes. C'est un regard non plus tourné nécessairement vers l'Afrique, mais plutôt vers soi (...) : écritures de soi africain, "écritures africaines de soi" pour reprendre l'expression et le concept d'Achille Mbembe, elles démontrent la possibilité de s'auto-écrire et de se penser hors des prescriptions de l'Occident/l'ancien pouvoir colonisateur (7)."*

Sylvie Chalaye, spécialiste du théâtre africain, voit la même tendance dans les nouvelles écritures théâtrales qui, explique-t-elle, *"quittent le terrain miné de l'africanité pour une inscription plus large dans le monde. Ce nouveau positionnement où l'appartenance à l'humanité prend le dessus sur les fixations de l'identité leur permet de renouveler l'appréhension de l'Afrique et du peuple noir (8)."*

Les jeunes écrivains ne se désintéressent pas pour autant totalement des convulsions qui secouent leur continent mal en point. À l'exception peut-être d'un Kossi Efoui, qui a construit une oeuvre singulière sans repères précis et en phase avec sa mise en cause de l'essentialisme et du culturalisme sous-jacents à la pensée de la négritude, la nouvelle génération de romanciers puise dans les espoirs et les désillusions de ses pays d'origine l'essentiel de sa matière brute. Tout en recherchant les moyens esthétiques et formels appropriés pour "désexotiser" le discours des origines et le rendre universel. *"En fait, je n'ai jamais cessé de parler de la question noire, mais j'essaie de faire en sorte que mon théâtre engage chaque être humain à travers la singularité de l'expérience vécue du Noir (9)."*, explique l'homme de théâtre Koffi Kwahulé.

C'est par l'allusif, le mythique et l'incantatoire que le Tchadien Koulsy Lamko et le Malgache Jean-Luc Raharimanana réussissent, pour leur part, à *"faire voir les valeurs d'éternité"* impliquées dans les situations historiques africaines, souvent centrales dans leurs récits (10). Assez isolé, l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop, qui vient de publier son premier roman en wolof (11), déplore la "dépolitisation" des élites artistiques africaines et recherche de nouvelles formes d'engagement, notamment autour de la critique de la mondialisation et de la francophonie.

L'expérience de l'indicible

Paradoxalement, le choix qu'a fait Diop d'écrire désormais dans sa langue maternelle - choix qui reste exceptionnel dans le champ littéraire francophone - relève autant d'une forme d'engagement politique que de la recherche d'une cohérence esthétique : rapprocher l'écrivain africain de son imaginaire. Plus ouvertement politique a été la démarche de la pléiade de jeunes écrivains qui ont récemment consacré un recueil de nouvelles aux turpitudes de la "Françafrique (12)". Mais c'est peut-être la revue *Africultures* qui témoigne de l'intensité du débat autour de l' *"inutile utilité de la littérature"*, selon l'expression de Boniface Mongo-Mboussa (13).

Ce dilemme entre africanité et universalité, entre engagement et liberté de l'artiste, était déjà au cœur des débats qui se sont déroulés à N'Djamena (Tchad), l'année dernière, dans le cadre du nouveau Congrès des écrivains d'Afrique et de ses diasporas. Organisé par le Tchadien Nocky Djedanoum et l'Ivoirienne Maïmouna Coulibaly, qui se sont fait connaître en accueillant à Lille depuis dix ans Fest'Africa (14), seul festival français consacré aux cultures africaines, le congrès de N'Djamena a réuni, du 24 octobre au 2 novembre 2003, une centaine d'écrivains et d'artistes noirs venus du monde entier. Le thème du congrès était justement "Paix et guerres : l'engagement en question". Très vite, les participants sont tombés d'accord sur les limites d'un engagement littéraire classique. Surtout après le génocide au Rwanda (1994).

En 1998, Nocky Djedanoum avait organisé à Kigali une résidence d'écrivains afin d'inscrire le génocide rwandais dans l'imaginaire littéraire africain. Ce projet, "Rwanda : écrire par devoir de mémoire", a débouché sur une dizaine de livres qui expliquent, au travers de la fiction, la folie, la haine inhumaine de génocidaires trop humains et la souffrance des victimes et des survivants. Cette expérience de l'indicible et du silence a été un moment important, voire un tournant dans l'histoire littéraire africaine, car elle a montré à la fois la nécessité et l'impossibilité de l'engagement. C'est une prise de conscience capitale pour l'écrivain africain, qui, nourri d'un demi-siècle de discours messianiques sur la littérature, se met à douter de l'adéquation entre le réel et le récit. "*Le langage est, on le voit à chaque crise, inadéquat à dire le monde et toutes ses turpitudes, les mots restent de pauvres béquilles mal assurées, toujours à fleur de déséquilibre* (15)", a écrit Waberi à son retour du Rwanda.

Il faut pourtant continuer d'écrire pour dire le monde, pour l'interroger. C'est ce que font les écrivains africains. Avec désespoir, car l'idéal d'une littérature capable de changer le monde s'est effondré. Mais la jeune génération écrit avec la certitude que, tant qu'elle écrira, elle vivra. L'Afrique vivra. C'est sans doute le poète tchadien Nimrod qui a su le mieux exprimer cette urgence : "*Il ne nous reste que la culture. (...) Tant que nous travaillons à exploiter notre fond, tant que nous saurons peindre, écrire et penser l'énigme de notre être au monde, tant que subsisteront dans nos pays une forêt équatoriale, le Sahel et le chant des Bozos, nous vivrons* (16)."

Illustration(s) : Images de la série "La traversée des apparences" réalisée par Deborah Metsch à Dakar, dans le quartier de Ouakam (2002-2004).

Note(s) :

* Universitaire, critique littéraire à Radio France internationale.

- (1) Préface à [Cahier d'un retour au pays natal](#), d'Aimé Césaire, Présence africaine, Dakar-Paris, 1947.
- (2) Benoît Denis, [Littérature et engagement : de Pascal à Sartre](#), Seuil, coll. "Points", Paris, 2000, p. 268.
- (3) *Présence africaine*, nos 24-25 et 27-28 (nouvelle série), 1959, consacrés au 2e Congrès international des écrivains et artistes noirs.
- (4) Lire Jean-Luc Douin, "[Écrivains d'Afrique en liberté](#)", *Le Monde*, 22 mars 2002.
- (5) Lire Moussa Sawadogo, "Littérature francophone subsaharienne : un manque de popularité", *Le Courrier ACP-UE*, Bruxelles, mai-juin 2002, p. 69-70.
- (6) Cf. "Nouveaux paysages littéraires", *Notre librairie*, n° 135 et 136, Paris, septembre-décembre 1998, p. 8-15.
- (7) Odile Cazenave, [Afrique sur Seine : une nouvelle génération de romanciers africains à Paris](#), L'Harmattan, Paris, 2003, p. 8.
- (8) Sylvie Chalaye, "Des dramaturges qui se pensent au monde", *Africultures*, n° 54, Paris, janvier-mars 2003.
- (9) *Ibid*.
- (10) Lire Jean-Luc Raharimanana, [Nour 1947](#), Le Serpent à plumes, Paris, 2003.
- (11) *Doomi golo*, éditions Papyrus d'Afrique, Dakar, 2004.
- (12) *Dernières nouvelles de la Françafrique*, Vents d'ailleurs, La Roque-d'Anthéron, 2004.
- (13) [Africultures](#), n° 59, avril-juin 2004.
- (14) [festafrica](#)
- (15) Abdourahman A. Waberi, [Moisson de crânes : textes pour le Rwanda](#), Le Serpent à plumes, Paris, 2000, p. 14.
- (16) Nimrod, *Tombeau de Léopold Sédar Senghor*, Le Temps qu'il fait, Cognac, 2003, p. 55.